

LE NOM
DU NOUVEAU QUARTIER DE CAVALERIE
de Noyon

par M. le comte de MARSY

Pendant longtemps les casernes de France n'ont le plus souvent été désignées que sous le nom de l'établissement dans lequel elles avaient été installées et c'est ainsi que beaucoup conservèrent la dénomination d'anciens couvents, telles à Paris les casernes de l'Ave Maria et des Célestins, à Lyon, de la Part-Dieu, etc. D'autres furent seulement connues sous le nom de la rue dans laquelle elles avaient été bâties, la Pépinière, Penthievre, etc. Depuis quelques années on a pensé qu'il y avait lieu de donner aux casernes les noms de grands guerriers du moyen-âge ou de généraux célèbres. C'est ainsi qu'à Compiègne l'une des casernes a reçu le nom de Jeanne d'Arc.

Une fois le quartier de cavalerie de Noyon construit, on s'est occupé de le baptiser, mais la ville épiscopale a de tout temps produit plus de gens d'église que de militaires et on eut à lutter, non contre l'embarras du choix, mais contre la difficulté de trouver un parrain.

De guerre lasse, on s'était à peu près mis d'accord sur le nom du général baron Marin, né à Ville et qui a passé à Noyon les dernières années de sa vie. Mais, soit que les titres du général Marin n'aient pas semblé suffisants ou qu'il n'ait pas paru assez noyonnais, quoi-

que né dans les environs, on l'a écarté et nous apprenons qu'une décision du ministre de la guerre du 6 mars a donné à la nouvelle caserne de Noyon le nom du général CAMBRONNE.

Le nom est illustre assurément, le général Cambronne a de fort beaux états de services, de brillants faits d'armes à son actif pendant sa carrière, seulement... il est né à Nantes, ce qui est encore plus loin de Noyon que Ville.

Mais ce qu'on ignore généralement c'est l'origine de la famille du général. Son père était de Saint-Quentin, mais sa mère était noyonnaise.

Peut-être est-ce le moment de rappeler ici les liens qui rattachent ainsi Cambronne à Noyon et à la région qui l'environne, c'est ce que nous avons fait, il y a quelques années, dans un article publié dans *l'Ami de l'Ordre* (15 mai 1892), où nous avons résumé les recherches de M. de la Nicollière-Teijero et que nous reproduirons ici en partie.

Au commencement du XVIII^e siècle, les Cambronne, courtiers en toiles à Saint-Quentin, avaient entrepris de fréquentes affaires avec les négociants nantais ; ces relations prenant rapidement une importance plus considérable, l'un d'eux, Louis Cambronne, marié en 1731, à Saint-Quentin, avec Marie-Anne Reneuve, vint s'établir définitivement à Nantes en 1740, pour y représenter la maison de commerce Saint-Quentinoise. Il amenait avec lui plusieurs de ses enfants. Le troisième, Pierre-Charles Cambronne, né en 1738 à Saint-Quentin, marié à Nantes en 1765, ne tardait pas à perdre sa première femme et, le 31 janvier 1769, il venait à Noyon épouser dans l'église de Saint-Martin Françoise-Adélaïde Druon. Six enfants naquirent de cette nouvelle union ; le second fut Pierre-Jacques-Etienne, le futur général, né le 29 décembre 1770 à Nantes et baptisé le lendemain dans l'église Sainte-Croix.

Adélaïde Druon, née vers 1742, était fille de Charles Druon, licencié-ès-lois, conseiller du Roi en l'Élection de Noyon et de Marie-Louise Frassen. Charles Druon n'était pas né à Noyon, mais à Busigny (Nord), mais c'est dans cette ville qu'il s'était marié en 1726. En dehors de Madame Cambronne, plusieurs enfants étaient nés de ce mariage, notamment une fille qui épousa Jean-Charles-Marie Margerin, conseiller du Roi, garde-marteau en la maîtrise des eaux et forêts de Noyon, dont la mère appartenait à la famille Waubert de Genlis.

Toutes ces familles faisaient partie de la bonne bourgeoisie ou de la petite noblesse du Vermandois. Leurs membres portaient des noms de fiefs, comme Cambronne de Billancourt ou Druon de Bruneau, exerçaient des fonctions judiciaires ou remplissaient des charges municipales.

Les documents publiés par M. de la Nicollière établissent donc que Cambronne n'était pas un officier obscur et ne sortait pas des derniers rangs du peuple comme on l'a souvent prétendu.

Après avoir fait de fortes études classiques, dont il avait conservé le souvenir, car, au dire du général Mellinet qui l'avait beaucoup connu pendant les premières années de la Restauration, il était resté un latiniste distingué, Cambronne s'engagea le 27 juillet 1792, comme grenadier au premier bataillon de Mayenne-et-Loire. Lieutenant l'année suivante, capitaine en 1794, il devenait commandant en 1805, puis franchissait rapidement, au prix d'actions d'éclat et de blessures les grades supérieurs jusqu'à celui de général de brigade, gagnait la croix de commandeur de la Légion d'honneur, suivait Napoléon à l'Île d'Elbe comme major du bataillon qui y accompagnait l'Empereur et reprenait à son retour en France un commandement dans la garde impériale.

Tombé sur le champ de bataille de Waterloo, il était fait prisonnier de guerre et ne rentrait de captivité que pour être écroué à l'Abbaye et passer devant un conseil de guerre qui l'acquittait, du reste.

Réformé d'abord sans traitement après sa mise en liberté, Cambronne ne tardait pas à rentrer dans son grade en 1818 et Louis XVIII, après lui avoir conféré la croix de Saint-Louis, le rappelait à l'activité, lui donnait le commandement de la subdivision du département du Nord et remplaçait en 1822 par le titre de vicomte, celui de baron qu'il avait reçu sous l'Empire. Louis-Philippe enfin confirmait à Cambronne la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, qui lui avait été conférée pendant les Cent-Jours et qui, comme toutes les nominations faites à cette époque, n'avait pas été reconnue.

Au début de la Restauration, Cambronne resta auprès de sa mère à Saint-Sébastien près Nantes et après la mort de celle-ci, pour obéir à son dernier vœu, il épousa en 1820, une écossaise presque de son âge qui lui survécut peu d'années.

L'*Ami de l'Ordre*, du 14 mars 1895, nous a fait connaître à l'occasion de ce mariage un détail peu connu. Après s'être marié civilement le 10 mai 1820 à Saint-Sébastien où lui et sa femme avaient leur domicile légal, les nouveaux époux vinrent faire bénir religieusement leur mariage deux mois après, le 22 juillet, à la cathédrale de Noyon. Madame Cambronne née Marie Osburn, originaire de Glasgow et veuve de M. John Sword, était protestante et ce fut avec des dispenses que le mariage fut célébré. Le prêtre officiant fut un cousin de Cambronne, Beaudoin-François Druon, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne, ancien chanoine de l'église cathédrale de Noyon et les témoins furent Henri-Marie Waubert, cousin de l'époux

Charles-Antoine Sézille, maire de la ville, François-Louis Margerin du Bouloire, adjoint et Charles-Louis de Forceville, qualifiés d'amis, mais qui avaient pour la plupart avec Cambronne des liens d'alliance.

N'ayant pas eu d'enfants, Cambronne reporta son affection sur une jeune anglaise, mariée par ses soins à un avocat de Nantes. M. Roussin.

Le général Cambronne mourut à Nantes le 29 janvier 1842 où on lui a élevé une statue en 1848.

Cambronne a-t-il à Waterloo prononcé la phrase célèbre : La Garde meurt et ne se rend pas, ou le mot naturaliste que lui prête Victor Hugo, c'est ce dont il est permis de douter, mais à côté de ces mots heureux trop souvent arrangés dans la suite par quelque historien, se trouve presque toujours l'expression première que y a donné naissance. C'est ainsi que Dalidet, un ami de Cambronne, reçut de lui cette réponse que si aucun pour-parler n'avait eu lieu sur le champ de bataille et que s'il n'avait eu à répondre à aucune sommation de l'ennemi, il avait, en présence de la défense d'avancer, envoyée par l'Empereur au général Poret de Morvan qui se trouvait avec lui, prononcé ces mots qui, quoique moins concis, rappellent ceux de la légende.

« Mais l'Empereur ne sait pas qu'ils vont nous prendre comme des moutons, lui le premier !

« *Allons et mourons plutôt que de nous rendre, tant que nous nous exterminerons les uns les autres, il aura le temps de se sauver.* »